



« Tu es devant et nous sommes derrière... »

A la veille de la reconduction, par élection, du mandat présidentiel d'Ahmadou Ahidjo, en 1975, nous avons eu l'occasion de recueillir un ensemble de quatre poèmes composés et chantés en langue locale (le medumba) par un jeune Bamiléké de la région de Bangangté, A.B.H., originaire du village de N. (1). Nous en extrayons ici le troisième chant numéroté en versets de 376 à 503 (l'ensemble comprend 590 lignes), plus directement lié à l'actualité politique du moment (2). Nous resituerons ce qui est, en quelque sorte, une adresse au président en exercice, assortie d'un vibrant éloge pour son œuvre de paix (pour notre chanteur, le président Ahidjo est celui qui a mis fin à la guerre civile en pays bamiléké), dans un commentaire plus large, traitant de la totalité du discours chanté. Celui-ci est, en fait, centré sur la renaissance du village, bien entendu sous le regard bienveillant du chef de l'État avec qui le peuple échange des messages : relation qui n'est pas sans nous faire penser à la tradition politique bamiléké où le chef, au sein de son palais, reçoit les informations de la bouche de ses serviteurs, de ses épouses et de ses dignitaires.

- 376 — *Dites aux enfants de N., y compris à ceux qui sont*
377 — *à Yaoundé et dans les autres villes,*
378 — *à ceux de Nkongsamba et à ceux de Loum,*
379 — *que le chef N. (3) leur a envoyé un message*
380 — *pour qu'ils se rencontrent au village.*
381 — *Vous enverrez alors un message à Ahmadou Ahidjo.*
382 — *Ne l'avions-nous pas déjà dit ?*
383 — *N'avions-nous pas déjà dit à Ahmadou Ahidjo*
384 — *qu'il n'ait pas peur ?*

- 385 — « Tu es devant et nous sommes derrière ».
- 386 — Les enfants de N. avaient envoyé un message disant que,
- 387 — s'il ne s'était agi que d'eux,
- 388 — ils auraient écrit une lettre,
- 389 — et l'auraient envoyée aux frères qui sont à Yaoundé.
- 390 — Nous savons combien nous avons souffert, n'est-ce pas, mon père ?
- 391 — Si ce n'était Ahmadou Ahidjo, où serions-nous maintenant ?
- 392 — alors que nous voilà en train de parler.
- 393 — Le père du circoncis est toujours digne, n'est-ce pas ?
- 394 — Avez-vous compris ce qu'a dit Ahmadou Ahidjo ?
- 395 — Il appela le ministre des Forces armées,
- 396 — et lui demanda ce qu'il fallait faire pour le Cameroun, Tchwatongtam (4) !
- 397 — Savez-vous ce que lui a répondu le ministre ?
- 398 — « Père, ce que tu diras, je l'accepterai ».
- 399 — « Nous allons envoyer des militaires à N. (bis),
- 400 — car, si nous regardons sans rien faire, le Cameroun va se perdre ».
- 401 — N'est-ce pas mes compatriotes ?
- 402 — Oh ! un père est heureux avec son enfant.
- 403 — Oh ! une mère est heureuse avec son enfant.
- 404 — J'avais entendu parler d'une affaire et ne l'avais pas prise au sérieux.
- 405 — Mais je ne savais pas, alors,
- 406 — que je vivrais jusqu'aujourd'hui.
- 407 — Je me lamente plus que l'esclave au marché (5) !
- 408 — Si l'œil n'a pas vu, le cœur ne peut pas se fâcher !
- 409 — Si la bouche ne parle pas — n'est-ce pas, B. (6) ?
- 410 — Oh ! si la bouche ne parle pas — Tabaké ! — les oreilles ne peuvent pas comprendre.
- 411 — Ahmadou avait dit
- 412 — que même le muet parlera,
- 413 — que même le sourd entendra,

(1) Village à quelques kilomètres au sud de Bangangté.

(2) Les poèmes ont été traduits avec la collaboration de Lazare Houndja, François Nkwilang, Étienne Sadembou et Grégoire Sotchoua.

(3) Nom du chef régnant de N.

(4) Chaque enfant, garçon ou fille, reçoit une appellation honorifique qui renvoie à la chefferie d'origine de sa mère (plus précisément au patrilignage maternel). Ces noms sont différents selon le sexe de

l'enfant. Le chanteur flatte ses auditeurs, ou du moins soutient leur attention, en s'adressant, au moyen de ces noms d'éloge, à ceux qui ont droit à les recevoir. Tchwatongkam est le titre ainsi décerné aux hommes et enfants de sexe masculin dont la mère est originaire de la chefferie Bu', etc.

(5) Le chanteur était à Douala lorsqu'on lui a appris que les maquisards avaient attaqué et détruit le village. Il n'a d'abord pas cru à cette nouvelle.

(6) Le chanteur se parle à lui-même.

- 414 — *que même l'aveugle verra.*
 415 — *Que personne ne regarde son frère de travers.*
 416 — *Ici au Cameroun, oubliez la jalousie,*
 417 — *et vous serez très heureux.*
 418 — *Ce que vous cherchez, enfants du Cameroun,*
 419 — *ne l'avez-vous pas encore trouvé ?*
 420 — *Que cherchez-vous encore ?*
 421 — *Prenez l'amour avec vous avant de rester au village — n'est-ce pas B. ?*
 422 — *Nous avons été récemment au chef-lieu du département du Ndé.*
 423 — *Nous y étions avec le ministre Kwayeb,*
 424 — *avec le ministre Keutcha,*
 425 — *et avec Madame Keutcha (7).*
 426 — *Le département du Ndé leur a remis le message suivant :*
 427 — *« Quand vous serez descendus à Yaoundé, vous direz au Gouvernement :*
 428 — *pourquoi encore voter ?*
 429 — *S'il ne s'agissait que du département du Ndé, passerait-on encore la journée à voter ?*
 430 — *Pourquoi voter encore ?*
 431 — *Nous savons combien nous avons souffert ».*
 432 — *Je n'accepte pour Dieu que celui que je vois devant moi.*
 433 — *Puisque je ne suis pas encore mort — Tchwatongkam !*
 434 — *Je ne saurais accepter (8).*
 435 — *J'accepte pour Dieu celui qui est devant moi — Tchwatongkam !*
 436 — *Nous voyons Ahmadou...*
 437 — *Ahmadou Ahidjo avait dit aux enfants du Cameroun :*
 438 — *« Ce que vous avez dit, enfants du Cameroun,*
 439 — *je l'accepte aussi. — n'est-ce pas ? — »*
 440 — *Si je meurs pour le Cameroun, je m'endormirais en paix — Tchwatongkam !*
 441 — *Dites ceci aux enfants du Cameroun :*
 442 — *n'avez-vous pas vu, vous-mêmes, ce qu'il a fait, avant qu'il n'en parle.*
 443 — 444 — *Voici déjà quinze ans que notre père dirige le Cameroun. Tchwatongkam !*
 445 — *On doit le respect au père du circoncis.*

(7) Les ministres Kwayeb et Keutcha sont tous deux originaires du département du Ndé.

(8) Sous-entendu : un autre comme dieu. Après sa mort, le chanteur sera en

vision directe de Dieu. Il ne se posera plus alors la question ; mais, pour l'instant, il est sur terre, avec des yeux d'homme... et il voit le président en exercice devant lui.

- 446 — *Même le moineau, quand il meurt, a droit aux graines de l'ordalie.*
- 447 — *Le Gouvernement a dit qu'il ne rejetait pas l'orphelin,*
- 448 — *ni l'enfant qui a encore sa mère.*
- 449 — *On a installé un dispensaire moderne à N. ;*
- 450 — *ne l'avez-vous pas vu, enfants de N. ?*
- 451 — *Un docteur blanc est à Tonga (9).*
- 452 — *N. a déjà gagné la partie de cartes.*
- 453 — *Envoyez un message aux enfants de N., pour leur rappeler*
- 454 — *que les notables de N. ont déjà informé ceux de la ville,*
- 455 — *et ceux de Yaoundé,*
- 456 — *au sujet du collège dont nous avions parlé.*
- 457 — *Le dimanche 13 avril 1975,*
- 458 — *nous venons d'en poser la première pierre.*
- 459 — *Les notables de N. ont déjà accepté*
- 460 — *ce qu'a dit Ahmadou Ahidjo ;*
- 461 — *Nous acceptons nous aussi, n'est-ce pas ? Tchwatong... !*
- 462 — *Si je suis déjà là, c'est que je rentrerais tôt ! Tchwatongkam !*
- 463 — 464 — *Ne m'en veuillez pas si je chante mal.*
- 465 — *Même si ce que tu as n'est pas beau, c'est à toi.*
- 466 — *L'enfant du village n'est jamais mauvais aux yeux de son village.*
- 467 — *Les sanzas (10) résonnent lorsqu'on en joue.*
- 468 — *Je me lamente plus qu'un esclave sur le marché.*
- 469 — *La maison où règne l'amour est une maison amie.*
- 470 — *Je ne savais pas*
- 471 — *que je pourrais voir ce jour-ci.*
- 472 — *Oh ! l'enfant pleure car il appelle son père.*
- 473 — *Oh ! l'enfant pleure car il appelle sa mère.*
- 474 — *Sa mère l'a mis au monde mais ne l'allaité pas.*
- 475 — *Au moment de l'allaitement — Taba'ké !*
- 476 — *elle s'enfuit à toute vitesse.*
- 477 — *Ahmadou l'a appris et a déclaré qu'il ne voulait plus entendre cela, — kôkô !*
- 478 — *Il fait ce qu'il dit.*
- 479 — *Ne l'avez-vous pas vous-mêmes constaté, enfants de N.*

(9) Le chef-lieu d'arrondissement dont dépend la chefferie N.

(10) La sanza est une sorte de petite guitare constituée d'une caisse de résonance en bois, sur laquelle se greffent une série de lamelles en métal, inégalement relevées au niveau de l'ouverture pratiquée dans la caisse de résonance. On appuie sur ces lamelles qui rendent un son distinct selon leur longueur. Autrefois, les lamelles étaient en nervure de feuille de palmier raphia et, à leur extrémité, un cachet de cire plus ou

moins important, collé à leur verso, diversifiait les sonorités. La caisse de résonance était également en nervure de feuille de palmier raphia. Cet instrument de musique, appelé *mambar* dans le département du Ndé, accompagne la danse populaire du mangambé. Baumann et Westermann présentent une sanza des Ba-nyang de la région de Mamfé (province du SW) dans leur ouvrage : *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, (p. 339).

- 480 — *avant qu'il ne vous le dise ?*
 481 — *Ahmadou avait dit que son œuvre était suffisante*
 482 — *et qu'il ne voulait plus gouverner.*
 483 — *J'accepte celui qui parle et est devant moi.*
 484 — *Ahmadou est notre dieu :*
 485 — *celui que nous voyons.*
 486 — *Puisque je ne suis pas encore mort,*
 487 — *je n'ai pas vu un autre dieu.*
 488 — *Je ne vois devant moi qu'Ahmadou Ahidjo ;*
 489 — *après lui, vient le ministre des Forces armées,*
 490 — 491 — *puis les ministres, avec qui il arrange les affaires du*
pays.
 492 — *Au nom de tout le département du Ndé,*
 493 — *y compris Tonga qui est à N.,*
 494 — *je vous salue tous.*
 495 — *C'est moi. B. A.*
 496 — *dont le surnom est « arachide grillée ».*
 497 — *Je suis avec M. A. ;*
 498 — *et N. J. qui tape avec les bâtons (11).*
 499 — *Voici le message que nous avons envoyé à Ahmadou Ahidjo :*
 500 — *qu'il marche toujours dans une eau fraîche,*
 501 — *pour le bon travail qu'il a fait à N.*
 502 — *Je ne savais pas*
 503 — *que je vivrais jusqu'aujourd'hui.*

« Dites aux enfants de N... » (376) ; nous voici d'emblée à l'écoute d'un milieu précis : le village où le chanteur a grandi sur ses « deux-pieds » et où il a appris à jouer de la sanza, pendant que d'autres étudiaient dans les livres. Un jour, ce fut le drame : les troubles upécistes des années soixante atteignirent N., comme la plupart des autres chefferies bamiléké, et l'éprouvèrent durement. A. B. était à Douala, émigré comme beaucoup d'autres jeunes compatriotes, lorsqu'il apprit la destruction de son village par les maquisards : « *Quand j'étais parti à Douala — Té nkam ! — des lettres descendaient tous les jours, disant que N. était en ruines. On me le disait, mais je ne le croyais pas* ». D'abord sceptique (« *j'avais entendu parler d'une affaire et ne l'avais pas prise au sérieux* » (404)), il dut se rendre à l'évidence et se lamenter « *plus que l'esclave au marché* » (407).

Parler du village en ruine n'est nullement une exagération épique. Du palais que D., chef de N., avait fait construire en 1920, avec l'aide des artisans du sultan Njoya, chef des Pa'Môm (Bamum), ne restèrent plus que les fondations. Quant aux popula-

(11) M.A. accompagne le chanteur sur un tam-tam horizontal (instrument avec une sanza, pendant que N. J. est batteur sur un tam-tam horizontal (instrument de la zone forestière).

tions, elles furent regroupées au chef-lieu d'arrondissement le plus proche, Tonga, sur la route de Bafia à Bangangté. Notre chanteur trouve les images de désolation qui conviennent : « *Je suis arrivé à N., que je n'ai reconnu que grâce à son arbre* », « *Je suis monté à N. et n'y ai vu que des orangers alignés* ». Il ne reste plus rien, sinon des vestiges, de ce qui fut une grande chefferie, siège d'une hégémonie locale sur une partie de la zone forestière en contrebas du rebord méridional du plateau bamiléké (12). Les poèmes de B. A. sont en conséquence ponctués d'accents de lamentation dont on ne peut nier la sincérité : « *Oh ! on a tué N.* » — « *J'ai tant lamenté N. que je vais me pendre et mourir* ». A propos de poèmes chantés par des femmes bamiléké, L.M. Ongoum nous rappelle combien les poètes-chanteurs de cette région ne sont pas les griots de la civilisation soudanaise, incapables qu'ils sont « *de s'inspirer d'autre chose que de leur propre situation* » (13). Le chanteur n'hésite donc pas à parler de lui, dans un style essentiellement élégiaque, où il exhibe sa souffrance physique et morale : « *J'ai grandi à N. sur mes pieds, mais je reste dépourvu de mains* ».

La ruine du village, c'est d'abord la mort : les fusils de chasse sont devenus des fusils de guerre : « *Nous avons vu des fusils et nous avons cru que c'était pour tuer les singes, mais ces fusils se sont mis à tuer les hommes* ». La mort est sans cesse évoquée car elle fut omniprésente durant toute cette période de guerre civile : la maladie ne faisait pas de bruit, mais c'est la mort qu'on a entendue ! A Tonga, l'ambiance était sinistre ; « *seules les voitures circulaient* ».

L'insécurité était totale et l'étranger systématiquement suspecté, encore plus s'il entrait par la porte de derrière, feignant d'être un familier et un ami. Le chanteur cite (dans un autre poème) le député Nya qui, hypocritement, collaborait avec les maquisards.

Le poète s'étonne, à maintes reprises (406, 470, 502), d'être encore vivant : « *je ne savais pas que je vivrais jusqu'aujourd'hui* ». L'évocation des événements des années soixante, qui ont tant marqué le pays bamiléké, rejoint par là le thème de la mort tel qu'il est traité par les moralistes : « *Qui peut me dire le jour où je dois mourir* », « *n'êtes-vous pas seulement de passage ici-bas ?* », « *celui qui meurt n'entend plus* », « *le meilleur des mondes n'est-il pas sous terre ?* ». C'est l'incertitude du lendemain : tu passeras la nuit sur la route, c'est-à-dire libre de ta marche, ou bien en prison : « *demain cela ira peut-être mal* ».

(12) Cf. J.-C. Barbier, « Le peuplement de la partie méridionale du plateau bamiléké », in : *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun* (sous la direction de Claude Tardits). Actes du colloque international du

CNRS, 24-28 septembre 1973, Paris, CNRS, 2^e vol., pp. 331-353.

(13) L.M. Ongoum, « Poèmes de femmes bamiléké », in : *Femmes du Cameroun, mères pacifiques, femmes rebelles*, Paris, ORSTOM, Karthala, 1985, 402 p. (p. 283).

La ruine du village signifie aussi la crise économique. La population est regroupée à Tonga, loin de ses champs. L'insécurité régnant, le terroir villageois retourne inexorablement à la brousse, où le singe remplace l'homme : « *j'ai cultivé un champ à N., j'en ai cultivé aussi pour les singes : les singes ont mangé leurs champs, ils ont également mangé le mien* ». Le travail est devenu vain, car « *ceux qui cherchent ne mangent pas toujours* ». Le travailleur ne se distingue plus du paresseux : « *le travailleur est devenu oisif* », « *le propriétaire est devenu voleur* ». Seule la pure persévérance incite à continuer le travail.

L'espoir est cependant le contrepoids des lamentations. Dix ans après cette dure épreuve, N. renaît : « *N. est là, N. est un génie puissant* ». A l'aube de cette renaissance, l'intervention militaire décidée par le président Ahmadou Ahidjo :

« Il a appelé le ministre des Forces armées et lui a demandé ce qu'il fallait faire pour le Cameroun... Savez-vous ce que lui a répondu le ministre ? "Père, ce que tu diras, je l'accepterai" — "Nous allons envoyer des militaires à N. (bis), car si nous regardons sans rien faire, le Cameroun va se perdre" (395-400). »
« Notre père a envoyé des militaires à N., afin que N. ne soit pas détruit ».

De là, une grande reconnaissance vis-à-vis du président Ahmadou Ahidjo : « *Si ce n'était Ahmadou, où serions-nous maintenant ?* » (391).

Notre chanteur critique ceux qui se désespèrent, comme l'enfant qui fait ses besoins dans la maison croyant qu'il ne fera plus jamais jour. Certes, N. est en ruine, mais les survivants ne peuvent-ils pas compter sur les neveux utérins, c'est-à-dire les enfants mâles des filles originaires de N. (dont beaucoup sont mariées dans les chefferies avoisinantes) ? « *On a tué N., mais on n'a pas tué ses neveux utérins, même s'il n'en reste que trois* ». Ces neveux utérins dont les noms d'éloge ponctuent le chant comme autant de « *n'est-ce pas ?* » adressés à l'auditoire, dans lequel certains sont supposés se trouver. Le leitmotiv revient : même si les survivants sont en petit nombre (même s'ils ne sont que trois), ils sont suffisamment actifs pour faire revivre le village... et le chanteur imagine trois enfants de N. entrant dans une case et faisant osciller la claie à provisions, suspendue au plafond, pour nourrir leur force. Oui ! les enfants du village vont reconstruire leur village.

Cette reconstruction du village est l'œuvre de la population tout entière, guidée dans cette entreprise par ses propres notables. « *Où sont ceux qui nous ont précédés ?* » demande le chanteur, qui nous apporte aussitôt la réponse, non sans fierté : « *les notables du*

village sont au village », et de nous dresser une longue liste de ces derniers. Ne désigne-t-on pas, d'ailleurs, un chef et des notables afin que le village prospère ?

Des messages sont envoyés vers les villes du Sud, où de nombreux ressortissants de N. se sont réfugiés lors des troubles : Yaoundé, Douala, Nkongsamba, Loum, etc., (377, 386, 453). Ce sont autant d'appels pressants pour un retour au terroir : « *revenez au village car le village est prospère* ». Le chanteur lui-même y est revenu après son séjour à Douala, donnant ainsi l'exemple aux autres jeunes ; et voici son espoir : « *si je meurs à N., je m'endormirai en paix* », sous-entendu, dans la même terre que celle de ses aïeux. Appels qui se font plus exigeants encore pour les héritiers, ceux-ci devant entretenir le culte des ancêtres, faire des sacrifices aux « crânes » de leurs pères : « *je pleure seulement sur ceux qui héritent mais restent en ville, je pleure sur eux, mes compatriotes, car ils ne connaissent pas où se trouve le crâne de leur père, mes compatriotes* ». Les ressortissants sont également conviés à des rencontres au village afin de discuter des affaires du pays, par exemple à l'occasion de la pose officielle de la première pierre d'un collège d'enseignement secondaire, le 13 avril 1975, lequel a été en partie financé par leurs propres cotisations (cas fréquent d'autodéveloppement communautaire en pays bamiléké).

Nous assistons à un retournement de situation : le village, naguère en ruine, redevient prospère et il fait bon y vivre. Il y fait déjà jour. Désormais le guerrier pourra boire au village après avoir combattu. Les arguments ne manquent pas à notre chanteur pour plaider le renouveau : le village est maintenant doté d'un collège d'enseignement (456), d'un dispensaire moderne où exerce un docteur européen (449), le riz, pluvial et irrigué (le riz « chinois »), est abondant et traité sur place. Signe de modernité, le village est fréquenté par de nombreux Européens. Oui ! « *N. a gagné la partie de cartes* » (452).

Redevenu prospère, N. peut supporter une comparaison avec les milieux urbains : le citadin est contraint d'acheter chaque jour sa nourriture, le fonctionnaire aliène sa liberté en échange de son salaire — alors que le planteur décide comme il l'entend de ses jours de congé. La conclusion s'impose : « *nous dépassons les citadins par notre bien-être* ». Les promoteurs de la « révolution verte » trouveront dans ces propos non seulement des arguments, mais, en plus, une fierté de vivre au village et de participer à une œuvre communautaire, en somme l'idéologie d'un développement rural.

Le souvenir des années 60 rappelle que toute œuvre est fragile si l'amour n'y est pas présent : « *je suis parti avec l'amour en moi, et je suis revenu avec la haine* ». Le chanteur se fait moraliste pour nous le rappeler. Ses accents se font universels : « *l'amour vaut mieux que l'argent* », « *la maison où règne l'amour est une maison*

amie » (469), « *l'amour, c'est la maladie du cœur, elle te ronge et tu ne la vois jamais* ». Ces invitations à la paix rejoignent les injonctions du président Ahidjo, qui, lui-aussi, prêche le rejet des querelles passées, de la jalousie (416), et n'a pas accepté la guerre civile.

Par ses multiples messages de paix aux « *enfants du Cameroun* », le président Ahidjo apparaît comme un père bienveillant, s'occupant des plus déshérités. La référence aux évangiles chrétiens est évidente : l'orphelin ne pleurera plus, le muet parlera (412), le sourd entendra (413), l'aveugle verra (414). A la suite du président, le Gouvernement adopte le même comportement (447).

Le rétablissement de la paix à N., attribué à la décision présidentielle d'y intervenir *manu militari*, explique la reconnaissance du chanteur : « *sans Ahmadou Ahidjo, où serais-je* », se demande-t-il. Par contre, la référence à l'indépendance nationale n'est faite qu'une seule fois dans les quatre poèmes : « *oui ! le Cameroun est indépendant, oui ! le Cameroun est libre* ».

Les poèmes ont été recueillis l'année du renouvellement du mandat présidentiel. Le chanteur se veut l'interprète d'un soutien populaire qui, pour lui, dérive d'un constat : Ahmadou Ahidjo dirige le pays depuis 15 ans (443), il agit concrètement, sans tenir de propos démagogiques — « *n'avez-vous pas vu, vous-mêmes, ce qu'il a fait, avant qu'il n'en parle ?* » (442), « *il fait ce qu'il dit* » (478) —, il a bien accompli son travail et il faut en conséquence accepter le renouvellement de son mandat car « *un bon travail mérite salaire* » ; enfin, il apparaît désintéressé, puisqu'il veut se retirer des affaires : « *Ahmadou a dit que son œuvre était suffisante et qu'il ne voulait plus gouverner* » (418). Au sein de la société bamiléké, l'homme est toujours jugé sur sa façon de remplir les charges qui lui ont été confiées. Le respect de la hiérarchie sociale ne va pas sans une critique vigilante qui s'exprime, entre autres, au sein des associations coutumières de la chefferie. C'est cette conception démocratique qui est appliquée au rang présidentiel.

Le verdict populaire serait donc largement positif et le chanteur imagine un dialogue entre le président et les « *enfants du Cameroun* ». Ceux-ci l'encouragent à poursuivre son œuvre : « *vas-y parle !* », « *n'aie pas peur, nous sommes là* » (384), « *tu es devant et nous sommes derrière* » (385). Et le président de répondre : « *puisque vous m'ordonnez de parler, enfants du Cameroun, je parlerai* ». Une telle présentation coïncide d'ailleurs avec la version officielle, puisqu'une campagne de soutien avait été lancée par le parti politique : idéologiquement, on affirme que la légitimité de l'autorité présidentielle procède du peuple.

Le vote est là pour confirmer ce soutien populaire, mais notre chanteur n'en voit pas la nécessité (428). Cette procédure est étrangère aux usages du pays bamiléké où, lorsqu'une décision est à prendre, le chef consulte ses notables. Le consensus existant, les

« *enfants de N.* » auraient pu écrire au Gouvernement (386) pour faire connaître leur point de vue. En tout cas, ils mettent à profit le passage à Bangangté (chef-lieu du département du Ndé) des ministres Kwayeb et Keutcha pour leur remettre un message (423). Ces ministres ne sont-ils pas, par rapport au président, ce que sont les notables bamiléké par rapport à leur chef ? : « *je ne vois devant moi qu'Ahmadou Ahidjo. Après lui, vient le ministre des Forces armées, puis les ministres avec qui il arrange les affaires du pays* » (488-491).

Les décisions politiques donnent donc lieu à un va-et-vient vertical : le président agit et envoie des messages « *aux enfants du Cameroun* », ceux-ci jugent son œuvre et renouvellent son mandat s'ils s'estiment satisfaits. Il ne faudrait donc pas interpréter en termes de droit divin les paroles suivantes du chanteur : « *j'accepte pour Dieu celui qui est devant moi* » (432, 483). En effet, le chanteur précise bien qu'avant sa mort il ne peut voir que ce que ses yeux sont capables de voir, à savoir le président Ahidjo au premier rang ; sous-entendu qu'après sa mort la situation sera tout autre, puisqu'il pourra voir Dieu.

La relation reste personnalisée entre le chef de l'État et son peuple : le président est un homme qui a accepté des responsabilités pour servir son pays. Cette vision est celle de la morale bamiléké : être notable n'est pas seulement un titre honorifique, mais une tâche à accomplir. Le travail effectué est alors le principal critère : « *Voici le message que nous avons envoyé à Ahmadou Ahidjo : qu'il marche toujours dans une eau fraîche, pour le bon travail qu'il a fait à N.* » (500). En conséquence, « *si l'habit que porte quelqu'un lui sied bien, laissez-le lui !* ».

Mais les rapports sociaux qui fondent l'État sont-ils à l'image de la convivialité telle qu'elle peut régner au sein d'une chefferie ?

(Texte recueilli et présenté par Jean-Claude Barbier)